Document généré le 28 avr. 2024 14:59

Jeu
Revue de théâtre

Festivals en questions

Pierre Lavoie

Numéro 38, 1986

Festivals en questions

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27868ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lavoie, P. (1986). Festivals en questions. *Jeu*, (38), 9–10.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

festivals en questions

Dans un dossier sur les festivals d'été présentés en France en 1982, le magazine *Acteurs* (n° 7) en dénombrait, pour la période de juin à septembre, plus de 250... Plus modestement, depuis quelques années, le Québec connaît à son tour une pléthore de festivals: Festival international de jazz, Festival international de feux d'artifice, Festival international de théâtre jeunes publics du Québec, Festival des films du monde, Festival international de la nouvelle danse, Festival du nouveau cinéma, Festival international de folklore, Festival Juste pour rire, sans oublier le Festival de théâtre des Amériques, la Quinzaine internationale du théâtre de Québec, le Festival québécois du jeune théâtre, le Festival international de mime-Montréal, etc.

Que signifient ces tentatives pour recréer un temps et un espace ludiques, consacrés à la fête et aux (re)trouvailles? Est-ce parce que nous avons peu à peu perdu l'esprit ou le sens des grandes fêtes religieuses et des grands rassemblements nationalistes que nous nous tournons maintenant vers la Culture — à forte dose surtout — comme la panacée capable d'étancher notre soif d'absolu?

Manifestation sacrée à l'origine, la fête culturelle ne prend-elle pas aujourd'hui la coloration d'un palliatif, d'un phénomène compensatoire (et complexe) en lieu et place d'une culture morcelée, reléguée au second plan par notre subordination aux problèmes d'ordre économique et politique? Si l'on ne perçoit plus qu'indistinctement les échos d'une kyrielle de manifestations éparses, qui ne sont plus porteuses des valeurs profondes de notre société (quelles seraient-elles?), faut-il pour autant re-créer à la pièce un ou des mondes porteurs de valeurs communes que le terme *festival* chapeauterait?

De la *feste* au festival, la perte est *manifeste*. Notre siècle nous contraint à la consommation de sous-produits désuets (d'ersatz obsolètes). Devant l'effroi ou le vertige suscité par le vide culturel et existentiel, les notions fort à la mode d'échange, de rencontre et de communication véhiculées par le concept globalisant du festival (regroupement des êtres et des activités dans un temps et un espace fictifs mais à mesure humaine) laisseraient-elles entrevoir la fin de la dilution de l'Être dans l'Avoir? Ou n'aurait-on fait que déplacer ailleurs, en d'autres termes, cette dégradation, abandonnant momentanément l'Avoir pour l'Apparence, image flatteuse du Moi hypertrophié ayant trouvé enfin un nouveau filon où se révéler, image se reflétant elle-même à l'infini?

Quel est l'enjeu véritable de notre boulimie de festivals? Sont-ils uniquement des lieux

où s'offrir aux regards étonnés de l'Un et de l'Autre en des soliloques sans lendemain, ou sont-ils, plus profondément, des temps de rupture — permettant ainsi d'entendre à la fois la parole de l'Autre et la sienne propre, enfin retrouvées? Les liens créés à l'intérieur de soi et avec autrui par ces occasions uniques sont ténus, fragiles. La surabondance des festivals ne risque-t-elle pas, toutefois, de créer, à long terme, un effet de saturation, donc un retour à la case départ?

Ces manifestations de tous ordres, où s'entremêlent la recherche, la (re)connaissance, la confrontation, le risque de la création et, surtout, le plaisir des discussions et des rapprochements spontanés, ne doivent pas nous faire oublier qu'il ne s'agit là que d'une trêve consentie par les tenants de l'orthodoxie institutionnelle et qu'à l'intérieur même de ces moments privilégiés se posent là aussi des questions épineuses.

Entre l'acceptation et la compréhension «idéales» mais momentanées de l'Autre et le rôle «pédagogique» ou provocateur qu'il peut jouer, où se situe chacun de nos festivals? Que renferment leurs propositions si tant est qu'elles existent? Cherchent-ils uniquement à reconduire des états de fait, à reproduire des «vitrines» de la production courante, à privilégier le connu et, donc, le rentable, au profit du plus grand nombre? Quelle est la juste part du risque, de la création, de l'échec même, face à des subventionneurs pour qui le mot déficit est devenu Hantise? Quels moyens, quelles pratiques les festivals ont-ils mis en oeuvre pour jeter des ponts entre ces temps forts et ceux, disséminés dans le quotidien, où la recherche s'accomplit, afin de poursuivre avec les créateurs d'ici et d'ailleurs la découverte d'une démarche en voie d'élaboration? Comment concilient-ils le «syndrome de l'international» par rapport à une production nationale en phase de recherche et de renouvellement?

Nombreuses sont les questions. Ce n'est qu'au fil du temps que les réponses s'élaboreront d'elles-mêmes dans l'action. S'il importe de développer, *hic et nunc*, une conscience culturelle internationale, celle-ci ne pourra prendre véritablement naissance que dans un lieu culturel propice à l'échange et à la confrontation, donc dans un milieu conscient de ses forces et de ses faiblesses, suffisamment confiant dans la qualité et la richesse de ses productions et de ses démarches, pour accepter d'être interrogé et confronté à d'autres expériences.

Notre force réside présentement dans la jeunesse de notre société et dans celle des nombreux festivals existant. Notre absence de tradition dans ce domaine offre aux festivals actuels la chance inespérée d'innover, de définir clairement leur vocation, d'ouvrir leurs portes à tous les possibles.

pierre lavoie